

ORPHÉE.

Les honneurs que les anciens rendirent à Orphée semblent un hommage accordé à la musique et à la poésie. Il était fils d'Œagre, roi de Thrace, et de la muse Calliope. Dès son enfance il montra de si grandes dispositions pour la musique qu'Apollon lui fit don d'une lyre, qu'il perfectionna en y ajoutant deux cordes. Lorsqu'il chantait, on voyait tressaillir les animaux féroces, les arbres, et les rochers eux-mêmes. Il voyagea et remplit d'admiration l'Égypte et la Grèce. De retour dans la Thrace, il épousa la nymphe Eurydice. Un jour qu'elle errait dans les vertes prairies des bords de l'Hèbre, elle fut piquée par un serpent et mourut sur-le-champ. Orphée ose descendre aux Enfers pour essayer de fléchir Pluton.



BIBLIOTHÈQUE MUSEUM



1

Il pénètre dans les bois ténébreux qui environnent l'Achéron, et attendrit Caron lui-même. Enfin il est en présence du roi du Ténare :

Il chante, et, dans ses doigts, sa lyre frémissante
Se marie aux accents de sa voix gémissante.
Autour de lui pleuraient, étonnés, attentifs,
Et les spectres muets et les mânes plaintifs...
Ni la reine des morts, ni son époux farouche,
Ne peuvent résister au charme qui les touche.
Dans les bois habités par les mânes récents,
Eurydice blessée errait à pas tremblants.
On l'appelle, on la rend à son époux fidèle :
Mais s'il jette un regard, un seul regard sur elle,
Avant d'être sorti du ténébreux séjour,
Sa grâce est révoquée, il la perd sans retour.
Par les détours obscurs d'une sombre caverne,
Tous deux ils remontaient le chemin de l'Averne.
Aux portes du Ténare, aux approches du jour,
Orphée, impatient et de crainte et d'amour,
Se retourne, regarde... Eurydice, rendue,
S'échappe comme une ombre; un regard l'a perdue.
Il la rappelle en vain du geste et de la voix;
Elle meurt sans se plaindre une seconde fois.
Et quelle plainte encore aurait-elle formée?
Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée?

DE SAINT-ANGE.

Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, privé deux fois d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?

Par que's sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.



Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.
Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature ;
Accuse, en gémissant, l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ses tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,

Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts Hyperborées
Il pleurait Eurydice, et, plein de ses regrets,
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire ;
Il dédaigna leurs feux, et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Hèbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice, en flottant, murmurait le doux nom :
Eurydice ! ô douleur !... touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice ! Eurydice !

DELILLE.

Il parcourut les rives du Strymon, les monts
Riphées et les bords du Tanais, repoussant les vœux
des femmes que ses accords enflammaient d'amour.
Les Bacchantes, furieuses de ses dédains, le dé-
chirèrent et jetèrent dans les flots sa tête qui mur-
murait encore le doux nom d'Eurydice.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre, effrayé dans son onde,
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs ;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémissent
Le lion répandit des pleurs.

Le Nil a vu, sur ses rivages,
 Les noirs habitants des déserts
 Insulter, par leurs cris sauvages,
 L'astre éclatant de l'univers.
 Cris impuissants, fureurs bizarres!
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs,
 Le dieu, poursuivant sa carrière,
 Versait des torrents de lumière
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

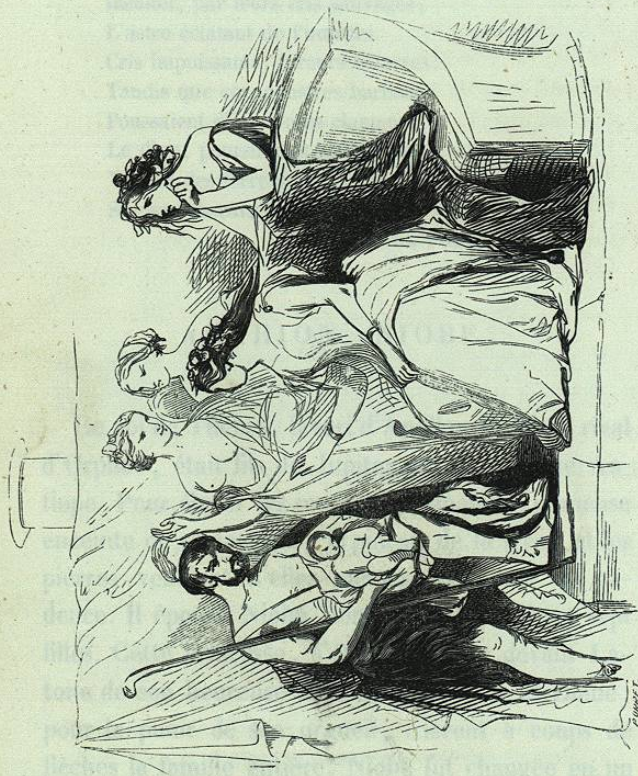
LE FRANC DE POMPIGNAN.

AMPHION, NIOBE.

Ce roi de Thèbes, favori d'Apollon et digne rival d'Orphée, était fils de Jupiter et de la reine Antiope. Pour élever les murs qui formaient l'immense enceinte de sa capitale, il pinçait de la lyre, et les pierres venaient d'elles-mêmes se ranger en cadence. Il épousa Niobé, dont il eut sept fils et sept filles. Cette princesse, s'étant glorifiée devant Latone de son heureuse fécondité, Apollon et Diane, pour la punir de son orgueil, tuèrent à coups de flèches la famille entière. Niobé fut changée en un rocher qui pleure, et Amphion se perça de son épée.

ŒDIPE.

Laius, roi de Thèbes et l'un des successeurs d'Amphion, fut averti par l'oracle que la reine Jocaste mettrait au monde un fils qui donnerait la mort à son père et deviendrait l'époux de sa mère. Dans l'espoir de prévenir de semblables forfaits, Laius remit le nouveau-né à l'un de ses gardes et lui ordonna de le tuer. La compassion enchaîna le bras du meurtrier; il se contenta d'attacher l'enfant par les pieds à un arbre, et de l'abandonner. Phorbas,



intendant des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, présenta Œdipe à la reine, qui n'avait point d'enfant. Elle le fit élever avec soin, et l'adopta.

Le jeune prince, devenu grand, quitta la cour de Polybe, et voici le récit que place dans sa bouche un de nos plus grands auteurs tragiques :

Écoutez-moi, madame, et vous allez trembler.

Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.

Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,

Aux destins ennemis ne fût un jour fidèle ;

Et suspect à moi-même, à moi-même odieux ;

Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.

Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;

Je partis, je courus de contrée en contrée ;

Je déguisai partout ma naissance et mon nom.

Un ami de mes pas fut le seul compagnon.

Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,

Le dieu qui me guidait seconda mon courage.

Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,

Prévenir mon destin par un noble trépas !

Mais je suis réservé sans doute au parricide.

Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,

Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers,

Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.

Il fallut disputer, dans cet étroit passage,

Des vains honneurs du pas le frivole avantage.

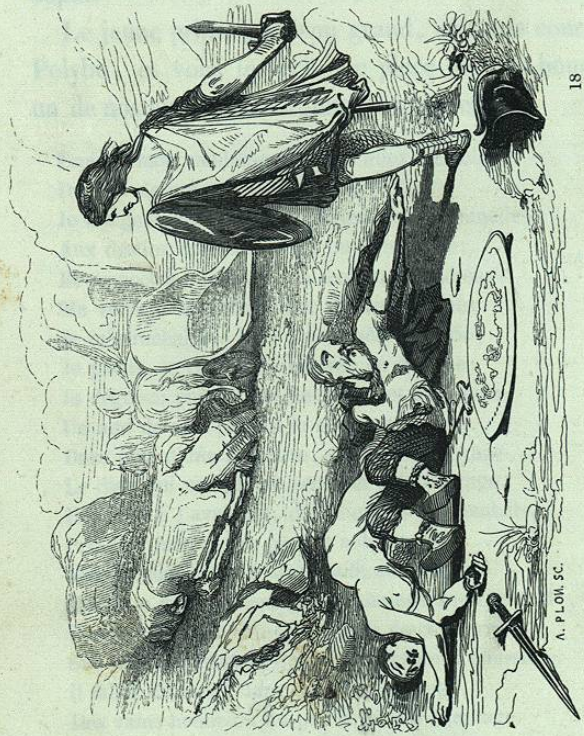
J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang

Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.

Je marche donc vers eux, et ma main furieuse

Arrête des coursiers la fougue impétueuse ;

Loin du char à l'instant ces guerriers élanés



18

Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
 La victoire entre nous ne fut point incertaine :
 Dieux puissants ! je ne sais si c'est fureur ou haine,
 Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez ;
 Et l'un et l'autre, enfin, tombèrent à mes pieds.
 L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
 Couché sur la poussière, observait mon visage ;
 Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
 De ses yeux expirants je vis des pleurs couler.

VOLTAIRE, *OEdipe*, acte IV, scène 1.

Ce vieillard était Laïus, et l'oracle se trouvait accompli. Aussitôt une foule de fléaux fondirent sur Thèbes. Un des seigneurs de la cour de Jocaste en retrace ainsi le sinistre tableau :

Ce fut de nos malheurs la première origine ;
 Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
 Du bruit de son trépas mortellement frappés,
 A répandre des pleurs nous étions occupés,
 Quand, du courroux des dieux ministre épouvantable,
 Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,
 Un monstre (loin de nous que faisiez-vous alors ?),
 Un monstre furieux vint ravager ces bords.
 Le ciel, industrieux dans sa triste vengeance,
 Avait à le former épuisé sa puissance.
 Né parmi des rochers, au pied du Cithéron,
 Un monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
 De la nature entière exécration assemblage,
 Unissait contre nous l'artifice à la rage.
 Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux :
 D'un sens embarrassé, dans des mots captieux,
 Le monstre chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
 Proposait une énigme avec art concertée ;

Et, si quelque mortel voulait nous secourir,
 Il devait voir le monstre et l'entendre, ou périr.
 A cette loi terrible il nous fallait souscrire :
 D'une commune voix Thèbe offrit son empire
 A l'heureux interprète inspiré par les dieux
 Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
 Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
 Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
 Du monstre impénétrable affronter le courroux :
 Nul d'eux ne l'entendit; ils expirèrent tous.
 Mais Œdipe, héritier du trône de Corinthe,
 Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,
 Guidé par la Fortune en ces lieux pleins d'effroi,
 Vint, vit le monstre affreux, l'entendit, et fut roi.

VOLTAIRE, *Œdipe*, acte I, scène I.

Ce monstre était le Sphinx. L'énigme qu'il proposait, et à laquelle son existence était attachée, est trop célèbre pour que nous l'omettions ici. Il demandait quel est l'animal qui marchait le matin sur quatre pieds, sur deux dans le milieu du jour, et le soir sur trois. Œdipe avait répondu que c'était l'homme, qui, dans son enfance, marche sur ses pieds et ses mains; dans l'âge mur, se tient debout; et qui se sert d'un bâton, troisième appui de sa vieillesse. Le Sphinx, vaincu, se précipita du haut d'un rocher; et Jocaste, devenue l'épouse d'Œdipe, en eut deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène.

Les Dieux, qui avaient, sinon excité, du moins

autorisé le crime par leur silence, témoignèrent leur indignation en envoyant une peste cruelle aux habitants de la Béotie. Ce fléau ne devait cesser qu'après l'expulsion du meurtrier de Laïus.

Œdipe lui-même ignorait son parricide; mais il découvrit que ce vieillard si misérablement égorgé sur le chemin de la Phocide était son véritable père. Jocaste, désabusée, lui révéla les circonstances de sa naissance, du voyage et de la mort du roi Laïus; puis elle se tua en s'écriant :

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
 La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
 Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts :
 J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.
 Reine trop malheureuse! ô destin que j'abhorre!...
 Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore;
 Prêtres et vous, Thébains, qui fûtes mes sujets,
 Honorez mon bûcher, et songez à jamais
 Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
 J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime!

VOLTAIRE, *Œdipe*, acte V, scène VI.

Œdipe, renonçant à la clarté du jour, s'arracha les yeux et s'éloigna de ce royaume témoin de tant d'horreurs. Sa fille, la pieuse Antigone, compagne fidèle de toutes ses infortunes, guida ses pas incertains.

« Après plusieurs jours de marche, Œdipe arriva

» sur le Cithéron. Cette montagne est traversée
» par trois routes également fréquentées..... L'une



» conduit aux vignes célèbres de la Phocide et s'é-
» lève, par une pente insensible, jusqu'aux deux
» cimes du Parnasse, qui fendent les nues... — C'est
» ici, dit OEdipe, oui, c'est ici, je le sens ! Dis-moi,
» l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur le ro-
» cher?..... Antigone s'efforçait de consoler son
» père par de douces paroles. Enfin son trouble s'a-
» paisa, et d'une voix pleine de tendresse : Ma fille,
» dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sa-
» crifice ; mon heure suprême est arrivée. Je ne sais

» comment s'accomplira ce dernier acte de la jus-
» tice des Dieux, mais enfin je vais mourir. Ma
» fille, coupe sur mon front une boucle de mes che-
» veux, et tu la placeras sur la tombe de l'infortuné
» à qui tu dois le jour. Tu feras des libations de lait et
» de miel sur cette tombe solitaire, qui est restée sans
» honneurs. Ah ! c'est la première fois qu'une reine,
» qu'une épouse, qu'une femme a été ainsi déposée
» sans pompe et comme à la dérobée dans le sein de
» la terre. Ma fille, rien ne pourra t'empêcher de
» remplir un pieux devoir : la mort aura tout pu-
» rifié!... Et toi, Antigone, fille courageuse et ma-
» gnanime, implore de nouveau la clémence des
» Dieux immortels, et puissent nos derniers senti-
» ments et nos dernières pensées, en se reposant
» sur toi, te rendre un objet sacré ! Mais tu as en-
» core un service à me rendre : pendant que je me
» purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis
» noire, je l'immolerai aux déités infernales. Anti-
» gone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans
» la vallée, et court demander à un pâtre la victime
» que désire son père. A présent, lui dit OEdipe,
» retire-toi. Antigone se jette à ses pieds. O ma
» fille, lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la
» volonté des Dieux..... Adieu ! Antigone s'éloigne
» en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroya-
» ble ; le jour paraît s'éteindre, seulement quelques

» éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité
 » profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de
 » l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent
 » de la vallée rend un gémissement pareil à celui
 » dont OEdipe venait de parler. Tout à coup re-
 » tentit au loin comme le roulement d'un char qui se
 » précipite du haut d'une montagne dans le fond
 » d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se re-
 » tourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle
 » voit entre deux chênes embrasés le malheureux
 » roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile,
 » tenant d'une main le couteau sacré et de l'autre
 » la patère pleine du sang de la victime. L'auguste
 » misérable est entouré d'une lumière dont Anti-



» gone ne peut soutenir l'éclat et qui s'éteint aussi-
 » tôt. Alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue
 » de son père, et du sein de ces ténèbres mysté-
 » rieuses sort ce dernier cri : Hélas ! hélas ! adieu,
 » ma fille ! A l'instant même renaît la clarté du jour.
 » Antigone s'approche en tremblant, mais elle ne
 » trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus
 » rien d'Oedipe. Ainsi disparut de la terre le fils
 » de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? fut-il
 » englouti dans un abîme ? fut-il enlevé vivant dans
 » l'Olympe ? Les Dieux se sont réservé ce secret. »

BALLANCHE, *Antigone*, liv. II.

ÉTÉOCLE ET POLYNICE.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

De l'union incestueuse d'Oedipe avec Jocaste naquirent Étéocle et Polynice, dont les discordes et la haine engendrèrent la guerre de Thèbes. Ces deux princes étaient d'abord convenus que chacun d'eux exercerait l'autorité souveraine pendant une année, et que, l'année suivante, l'autre frère monterait sur le trône. Étéocle, l'aîné, prend le premier les rênes du gouvernement ; mais, l'année révolue, il ne veut pas tenir sa promesse. Polynice se retire